

À LA RACINE DE L'ENRACINEMENT WEILIEN – L'ARBRE COMME SYMBOLE RÉEL

Christine ZYKA

Résumé :

Simone Weil a considéré l'arbre comme un excellent symbole aussi du ciel que de la terre, du saint que du profane, de l'identité comme de l'alterité. Des symboles importants comme les arbres pourraient être utiles dans des afflictions inévitables ainsi que dans des conditions de vie et des devoirs absurdes. Il a une force transfigurative pour « chaque tâche dans sa singularité ». Cela nous aide à attirer l'attention sur l'univers et Dieu. Par conséquent, enseigner de vrais symboles, comme les arbres, devrait être une priorité sociale, selon Weil. Dans une citation assez longue de Londres, elle écrit sur le rôle des symboles dans une perspective éducative, où elle conclut en disant que, finalement, tout tourne autour des concepts d'équilibre et d'énergie. En analysant ces concepts en relation avec les siens – et les pensées d'autres philosophes – sur les arbres, je propose quelques lignes directrices pour comprendre la signification pour Weil de cet organisme vivant.

Mots clés : arbre, plante, symbole, énergie, équilibre, chlorophylle, sève, vertu végétale, racines.

On the roots of the Weilian's rootedness – the tree as a real symbol

Abstract

Simone Weil considered the tree as an excellent symbol for both heaven and earth, the holy and the profane, identity and otherness. Significant symbols like trees could be helpful in inevitable affliction as well as in absurd living conditions and duties. It has a transfigurative force for 'each task in its singularity'. It helps us to draw attention to the universe and God. Therefore, to teach real symbols, like trees, should be a social priority according to Weil. In a rather long quote from London, she writes about the role of the symbols from an educational perspective, where she concludes by saying that, ultimately, everything circles around the concepts of equilibrium and energy. By analyzing these concepts in relation to hers – and some other philosophers' thoughts

– about trees, I propose some guidelines to understand Weil’s meaning of this living organism.

Key words: tree, plant, symbol, energy, balance, equilibrium, chlorophyll, sap, vegetable virtue, roots.

Il y eut à l’origine du temps, raconte Tityre à Lucrèce dans le *Dialogue de l’arbre* du poète Paul Valéry, un être végétal qui grandit comme nul autre. « Il était le plus grand et le plus bel être sous le ciel (...) pressentant peut-être que sa vie d’arbre ne tenait qu’à sa croissance et qu’il ne vivait que de grandir. » Voilà pourquoi, ajoute Lucrèce à ce propos, l’arbre est comparable à une sorte d’esprit, car « [I]e plus haut de l’esprit ne vit que de croissance. »¹

Encore faut-il savoir *en quoi* consiste et *de quoi* se nourrit une telle croissance de l’esprit. Il se peut que, grandir ce soit mourir et mourir, grandir. Tout en se retenant ici d’aller trop vite dans une interprétation quelconque, il apparaît d’emblée que cette citation initiale illustre que l’arbre, par sa force symbolique, est à même de révéler quelque chose sur *l’être humain*, qui déborde le domaine strictement biologique. Et, ce n’est pas uniquement l’image de la croissance spirituelle, fruit d’une certaine *énergie*, qui lie l’homme à l’arbre, mais aussi l’image de son *enracinement*. L’arbre comme l’homme doivent être solidement ancrés pour bien vivre, et les deux trouver un juste *équilibre* par rapport à leurs racines.

La question que je me pose dans cette présentation est de savoir comment l’arbre, selon Simone Weil, peut apprendre à nous enraceriner plus *authentiquement* dans nos vies, traditions et cultures. Autrement dit, pourquoi et comment une attention particulière sur *l’arbre* peut-elle nous éclairer sur notre identité la plus profonde ?

Sigles utilisés :

- *CSW*, *Cahiers Simone Weil*, revue trimestrielle publiée par l’association pour l’étude de la pensée de Simone Weil.
- *EL*: *Écrits de Londres et dernières lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Espoir », 1957.
- *OC* = S. WEIL, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris 1988 ss. (sigle adopté : *OC*, suivi d’un numéro en romains pour le tome et d’une indication du volume à l’intérieur d’un même tome).
- *OCVI 1*: *Cahiers*, 1994.
- *OCVI 2*: *Cahiers*, 1997.
- *OCVI 3*: *Cahiers*, 2002.
- *OCVI 4*: *Cahiers*, 2006.
- *OCIV 1*: *Écrits de Marseille*, 2008.
- *OCIV 2*: *Écrits de Marseille*, 2009.
- *OCV 2*: *Écrits de New York et de Londres*, 2013.

¹ P. VALÉRY, *Dialogue de l’arbre*. Espagne: coll. « Poésie », Gallimard, 2016, p. 176. Ce texte, à la gloire d’un arbre, fut lu par Valéry en 1943, à l’Institut de France. Quoique sa grande estime pour Valéry, Simone Weil n’ait pas pu elle-même lire ce texte, publié après sa mort, en 1945.

Simone Weil était très attentive à la vie végétale en général (plante, graines, fleurs, fruits etc.) et à *l'arbre* en particulier (figuier, olivier, chêne et pin). On peut constater qu'elle a initié en 1941 au plus tard,² un travail important dans le domaine de *la symbolique* de ce végétal. Dans ses divers textes de 1941 à 1942, elle nous livre une étude d'une ampleur impressionnante autour de l'arbre surtout en rapport avec son origine biblique, mais aussi en comparaison avec la science et d'autres mythes et traditions, comme le cas de l'arbre *Yggdrasil* des sagas nordiques (Cahiers de New York, OC VI 4). Particulièrement dans trois textes : « Pensées sans orde concernant l'amour de Dieu », « Le christianisme et la vie des champs » et « Condition première d'un travail non servile » (OC IV I), Simone Weil parle de l'importance des symboles *incarnés* qui ouvrent à la vérité divine ; des symboles inhérents à la nature des choses, qui ne sont ni fictifs ni arbitraires, mais accessibles à tous, afin que tous « (...) vivent perpétuellement baignés dans une atmosphère de poésie surnaturelle. »³

C'est dans la ligne de l'exploration du folklore et dans le prolongement de son projet de rédiger un ouvrage qui recueillerait une sagesse universelle⁴ – projet déjà entamé en 1941 – qu'il faut en partie situer la recherche weilienne sur *les arbres*. Le tissu symbolique, dont sont constitués l'univers et la poésie, parle à l'homme, non pas immédiatement, mais par un langage qui lui est propre et dont *l'Évangile* donne l'exemple.⁵ Il en est ainsi, car pour Simone Weil le symbole est un langage *universel*, une signature divine⁶ antérieure aux mots et aux concepts, dans laquelle même le profane s'enracine,⁷ d'où tout l'intérêt d'y établir une sagesse universelle.⁸ À condition toutefois d'exclure chez Simone Weil une simple fonction *allégorique* du symbole, dans le sens où l'entend Gadamer,⁹ pour qui la référence du « symbole-allégorie » demande toujours d'avoir été enseignée et apprise *d'avance*. Simone Weil ne négligeait jamais la dimension *grecque* du symbole, où ce n'est pas que la connaissance, mais *la rencontre concrète* entre sujets présents qui confèrent pleinement un sens au symbole.

Ainsi, pourrait-on dire que Simone Weil nous invite à renouveler notre *rencontre* de l'arbre, aussi bien dans son altérité profonde qu'à travers sa symbolique. Il n'est peut-être pas faux, à cet égard de voir en Simone Weil, en quelque sorte, une pionnière de

² S. Weil, OC VI 1, p. 237, pour une première citation des cahiers.

³ S. Weil, OC IV I, p. 426.

⁴ Cf. « *(Faire un ouvrage sur le folklore.)* », OC VI 2, p. 388.

⁵ Cf. « Les paraboles de l'Évangile donnent l'exemple de ce symbolisme. », OC IV I, p. 283.

⁶ Cf. OC IV 2, p. 284 et OC VI 4, p. 365.

⁷ « Seulement si le sacré est reconnu comme *l'unique* source d'inspiration du profane, la raison naturelle comme une dégradation de la surnaturelle, l'art comme une dégradation de la foi. Non pas dégradation, mais la même chose à un degré de lumière moindre. » OC VI 4, p. 148.

⁸ Cf. M. SOURISSE, « Simone Weil et Eugen Drewermann », CSW, XVIII 3, p. 218.

⁹ Cf. H-G., GADAMER, *Konst som spel, symbol och fest*. Ludvika: Dualis, 2013, p. 84-85.

l'éco-critique ou de l'éco-phénoménologie – ces disciplines qui visent la relation entre subjectivité humaine et environnement – si actuelles de nos jours. Dans un article intitulé, « The Aesthetic Experience of Forests », ¹⁰ le philosophe Holmes Rolston III, pour qui l'arbre est un des archétypes qui fondent le monde et qui nous mène à la limite de l'expérience phénoménale, nous propose quatre pistes (scientifique, éthique, esthétique et religieuse) afin de comprendre dans son ensemble ce vivant qu'est l'arbre. Il me semble que Simone Weil, il y a presque un siècle déjà, a proposé quelque chose semblable, lorsqu'elle considérait l'arbre non pas uniquement comme un symbole vivant, mais également comme une réalité *composée sur plusieurs plans*, graduellement accessible par une *lecture* et une *attention* à plusieurs niveaux. Il nous reste à examiner l'un après l'autre chacun de ces quatre pistes, en commençant par la dimension esthético-éthique de l'arbre, pour aborder ensuite la dimension scientifique et religieuse.

1. S'exposer à la beauté arborisée

Sans doute peut-on, avant de lire quoi que ce soit dans l'arbre, constater qu'il nous touche d'abord à travers une *expérience esthétique*. La beauté de l'arbre jaillit spontanément et nous pouvons y être touché par tout notre être, en chair et en os. Et il faut comprendre ici *toucher* d'une manière très concrète, chez Simone Weil. Pour renouer avec l'environnement ou la nature autrement que par une perception trop étroitement visuelle, le sociologue Hartmut Rosa parle aujourd'hui de *résonance*, une perception *relationnelle*, plutôt auditive, avec le monde.¹¹ Une telle pensée phénoménologique trouve un écho, à mon avis, chez le poète Rilke, pour qui l'arbre, lorsqu'il constitue, ne fût-ce qu'un support ou un appui pour l'homme au repos, peut parler par des *vibrations* presque imperceptibles.¹² Ainsi, ce serait *le mouvement* d'une présence, littéralement parlant, qui nous émeut, ou qui nous touche.

Pour Simone Weil, qui depuis son enfance, s'émerveillait de la splendeur de la nature,¹³ l'expérience esthétique se fait à différents niveaux, et *le beau* présent dans le monde, trouve toujours un moyen de nous attirer. Or, de prime abord c'est pourtant d'une manière charnelle,¹⁴ concrète que l'homme expérimente le beau naturel. L'intelligence à elle seule ne saisit pas la beauté : elle demande toujours la « *complicité* de la

¹⁰ H. ROLSTON III, « The Aesthetic Experience of Forests », dans: *The Aesthetics of Natural Environments* (ed. Carlson, Allen and Berleant, Arnold). Toronto: Broadview Press, 2004.

¹¹ H. ROSA, *Résonance, une sociologie de la relation au monde*. Paris: Ed. la découverte, 2018.

¹² Cf. G. BACHELARD, *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*. Paris: Le Livre de poche, 2018, p. 267.

¹³ S. PÉTREMENT, *La Vie de Simone Weil*. Paris: Fayard, 1997, p. 21 et p. 23.

¹⁴ Cf. OC VI 2, p. 459.

partie naturelle de l'âme et du corps ».¹⁵ Cette expérience sensible et intelligible à la fois n'est pas réservée à une élite. Tout le monde peut être touché par la beauté de toute une forêt ou par la beauté singulière d'un arbre particulier. C'est aussi la raison pour laquelle le beau correspond pour Simone Weil, à « la seule valeur universellement reconnue »,¹⁶ se caractérisant toutefois à la fois comme « fait et *mystère* »,¹⁷ car le beau demeure également en partie caché.

Seulement après être rendue sensible à tout notre être,¹⁸ la beauté peut vraiment être comprise comme « l'union heureuse entre la nécessité et la finalité »,¹⁹ formule qui souligne l'importance d'un bien sans fin représentable, tout en gardant la spécificité nécessaire de la force de la nature, auquel le monde est toujours soumis. En fait, pourquoi les fleurs des arbres fruitiers nous touchent tant, selon notre philosophe ? Justement par leur existence *fragile, éphémère, vulnérable* ou encore par leur *combat vital*. Bien qu'elles tendent avec toute la nature à l'équilibre, elles se trouvent sans cesse menacées, toujours susceptible d'être brisées par les nécessités du monde, comme le vent ou la pluie. Néanmoins, c'est de *cet accord* entre bien et contrainte qu'éclate le beau : « Étoiles et arbres fruitiers en fleurs. La permanence complète et l'extrême fragilité donnent également le sentiment de l'éternité. »²⁰ Énoncé qui sera varié à maintes reprises par Simone Weil, comme celle-ci l'écrit plus tard, à Londres: « Le spectacle des fleurs de cerisier, au printemps, n'irait pas droit au cœur comme il fait si leur fragilité n'était tellement sensible. »²¹ La vulnérabilité de l'existence d'une *cerisaie*, n'est-ce pas la même thématique dont parle Tchekhov dans sa pièce de théâtre avec le même titre ?

Or, afin d'être pleinement touché par un monde habité d'arbres, il faut aussi *y vivre* soi-même. L'esthétique a une vocation éthique. Il faut *s'engager* dans le milieu marqué par l'arbre et vivre en relation avec les arbres pour les sentir et les connaître. Dans quelle mesure Simone Weil s'est-elle engagée dans un environnement habité d'arbres ? Sans pour autant pouvoir se comparer avec des xylophiles comme Henry David Thoreau (1817-1862) ou Jack London (1876-1916), Simone Weil consacra pourtant l'automne 1941 au travail des champs et aux *vendanges*, en Ardèche. Évidemment, la vigne n'est

¹⁵ OC IV 2, p. 283 (je souligne).

¹⁶ OC IV 2, p. 178. Ajoutons aussi ici que la beauté pour Simone Weil, tout comme pour Kant d'ailleurs, est surtout celle du monde ou de la nature. À cet égard, la beauté d'un arbre de la peinture, de la musique ou de la poésie, peut être considérée comme *un reflet* de celle du monde. Cf. OC IV 2, p. 284.

¹⁷ Cf. OC IV 2, p. 283 (je souligne).

¹⁸ « Par l'effet d'une miséricorde providentielle cette vérité est rendue sensible à la partie charnelle de notre âme et même en quelque sorte à notre corps. » OC IV 2, p. 284.

¹⁹ OC I, p. 94. Ainsi Simone Weil fait-elle sien un certain kantisme.

²⁰ OC VI 1, p. 237. Cf. aussi « La vulnérabilité des choses précieuses est belle parce qu'elle est une marque d'existence. » OC VI 3, p. 385.

²¹ EL, p. 180.

pas à proprement parler un arbre (c'est une plante de type biologique des lianes), mais force est de constater que Simone Weil voit en elle, douée comme l'arbre d'une *vertu végétale*, une image du Christ.²² Nous y reviendrons dans un instant.

De nombreuses raisons ont poussé Simone Weil à son engagement viticol. Elle désirait surtout partager la condition des ouvriers agricoles et être socialement en lien avec eux, mais elle cherchait également un *contact* complet avec la nature, afin de pouvoir parler d'elle authentiquement.²³ Sans viser à la démesure d'une expérience singulière inouïe, cognitive ou sensationnelle, elle réalisait ainsi, à son insu, ce que le pape François appelle dans *Laudato si'* une « écologie intégrale », grâce à laquelle nature, culture et société associée se laissent penser ensemble,²⁴ et à travers laquelle l'homme, par de *multipl*es racines vit, « par l'intermédiaire des milieux où il fait naturellement partie ». ²⁵ *L'enracinement* dans un milieu concret et vital n'est pas autre chose pour Simone Weil. C'est la raison pour laquelle son engagement viticole doit surtout être compris, à mon avis, comme un engagement éthique, dans le sens d'une direction de vie entière, tournée à la fois vers le bien, la nature, la culture et les autres.

2. Lire la symbolique de l'arbre

Ceci dit, l'arbre n'est pas uniquement un sujet de rencontre, il est également l'objet d'une riche symbolique. Selon Simone Weil, les symboles importants ont tous en commun de servir de médiation (metaxu) entre le ciel et la terre, entre le bien et l'homme. D'une manière pédagogique, l'arbre semble ainsi pouvoir *enseigner* quelque chose aux agriculteurs, aux travailleurs et à nous tous.²⁶ Simone Weil vivait à tous les égards dans un esprit d'éducation et d'apprentissage permanents. Dans « Condition première d'un travail non servile », écrit en 1942, après son travail de vendangeuse, elle constate que si *la lecture* de certains symboles est si poignante, c'est qu'ils *transforment* ou *transfigurent* « (...) non seulement le travail en général, mais chaque tâche dans sa singularité. »²⁷

²² Cf. OC IV 1, p. 425.

²³ Simone Weil répondit plus tard à Hélène Honnorat qui lui avait demandé pourquoi elle voulait être vendangeuse qu' : « Il y des choses que je n'aurais pas pu dire si je n'avais pas fait cela. » S. PETREMENT, *La Vie de Simone Weil*. Paris: Fayard, 1997, p. 588.

²⁴ « Quand on parle d' 'environnement', on désigne en particulier une relation, celle qui existe entre la nature et la société qui l'habite. Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. » PAPE FRANÇOIS, *Loué sois-tu*. Paris: Bayard, Mame, Cerf, 2015, p. 112.

²⁵ Cf. OC V 2, p. 143.

²⁶ D'où l'idée dans « Le christianisme et la vie des champs » que les curés des villages doivent enseigner la parabole du grain de sénevé « [d]ans les pays où on plante des arbres, au moment où on les plante (...) ». OC IV I, p. 265.

²⁷ OC IV I, p. 424. Cf. aussi « Il s'agit de transformer, dans la plus large mesure possible, la vie quotidienne elle-même en une métaphore à signification divine, en une parabole. » *Ibid.*, p. 265.

Il s'agit là d'une bonne définition de ce qu'il faut entendre par lecture chez notre auteure. Lire pour elle est une *activité créatrice* qui suppose non seulement une confrontation matérielle au monde, mais aussi un reflet du bien incarné, capable de changer, de transfigurer, notre attention à *tout* ce que nous faisons. Voilà pourquoi lire les symboles, loin de correspondre à une herménétique neutre, implique également pour elle une *priorité sociale*. En effet, dans la hylé de l'arbre, il y a comme une « propriété réfléchissante ». ²⁸ L'arbre serait ainsi comparable à « un miroir terni par notre haleine », qu'il conviendrait de nettoyer pour lire les symboles qui « [y] sont écrits de toute éternité. » ²⁹

Historiquement, c'est dans le monde médiéval que le symbolisme était universel. Tout être vivant était considéré alors comme porteur d'une signification surnaturelle, christocentrique. Chaque animal, chaque plante avait un sens caché particulier, positif ou négatif, ou une qualité morale, vertueuse ou vicieuse. En témoigne l'immense tradition des *Bestiaires* (*Floraires* et *Lapidaires*) du Christ. Sans pour autant mentionner cette tradition, Simone Weil prend le Moyen Âge en exemple. Mais à quoi bon retourner en arrière ? « car pourquoi se limiter dans l'ambition du bien ? » ³⁰

3. La science au service du religieux

Une voie privilégiée et plus contemporaine pour s'approcher de l'arbre semble, au contraire, être celle de la *science*. Afin d'expliquer ce que sont la culture et la formation de l'esprit, Simone Weil souligne dans une citation de Londres, assez longue mais tout à fait décisive à mon avis, *le rôle de la science* dans l'enseignement, où elle y insiste particulièrement sur deux notions, « tout autour de deux notions », comme elle le dit, à savoir : *l'équilibre* et *l'énergie*. ³¹ Deux notions qui sont omniprésentes dans la science, mais qui joueront également un rôle quasi catégorial dans la philosophie weilienne, car les symboles très utilisés par elle (comme la croix et la balance ou le soleil et le fruit),

²⁸ *Ibid.*, p. 423.

²⁹ *Ibid.*, p. 423.

³⁰ *Ibid.*, p. 426.

³¹ « Qu'est-ce que la culture ?

Formation de l'attention.

Participation aux trésors de spiritualité et de poésie accumulés par l'humanité au cours des âges. Connaissance de l'homme. Connaissance concrète du bien et de mal.

Poésie : expliquer. Le spectacle de l'univers est la première. Formation de l'attention par laquelle l'homme contemple l'univers. (...)

Balance – avec tous les symboles, toutes les associations. (...)

Tout autour de deux notions : équilibre, énergie. » [je souligne] *EL.*, p. 160-161. Cf. également *OC V 2*, p. 181 (« l'énergie au centre de tout »).

pourraient tous être étudiés à l'aide de l'une ou de l'autre de ces deux notions. Il en est de même pour le symbole de l'arbre, comme nous allons le voir maintenant.

Demandons-nous tout d'abord ce que la science dit de l'arbre tout court. Pour un biologiste aujourd'hui, l'arbre est caractérisé par quatre critères, à savoir : l'exigence de verticalité, l'existence d'un tronc, le processus de ramification et une longue durée de vie.³² Simone Weil a privilégié deux de ces quatre critères, me semble-t-il, *la verticalité* et *le tronc*, auxquelles il faut ajouter deux autres : *la chlorophylle*, relevant de la chimie organique, et *le système racinaire*, communs à toute vie végétale et non pas exclusivement à l'arbre, bien entendu.

Dans un premier temps, je suivrai maintenant la piste de la verticalité du tronc en la reliant avec la notion clé, proposée par Simone Weil, à savoir l'équilibre, pour continuer avec la photosynthèse, en la reliant à celle de l'énergie (et de la croissance). Nous allons ainsi comprendre comment, pour Simone Weil, la science peut, *par analogie*, ouvrir à un discours philosophique, et au delà, à un discours théologique et plus spécialement christologique.

4. S'enraciner pour un équilibre juste dans l'univers

Pour Simone Weil l'arbre est tout d'abord un symbole d'équilibre, symbolisant l'union d'un grand nombre de contraires physiques: le lourd et le léger, le haut et le bas, force descendante et force ascendante, l'horizontal et le vertical, dont témoignent les cahiers de Marseille.³³ On peut déduire de ces réflexions que l'arbre est aussi pour elle symbole équivalant de *la balance*. Mais aussi de la *Croix*, « signe par excellence », comme le constatait déjà Alain,³⁴ qui depuis l'origine des temps rend compte, pour notre auteure de l'ordre *juste* du cosmos.³⁵ Inspirée par le pythagorisme, Simone Weil semble reprendre une métaphysique de la *Tétraktys* à partir du symbole cosmique de la croix, inscrit dans un cercle, où les *quatre* instances de la croix expriment toutes les oppositions possibles du monde, et dont les instances de la branche verticale relie de manière privilégiée la terre au ciel. C'est sûrement aussi sous l'influence pythagoricienne que Simone Weil insiste sur l'importance d'une *intersection* des branches de la croix, le cœur du réel, pour ainsi dire, où seule une partition *pentadique* rend compte de l'unité du cosmos, compris pour l'homme comme un point de repos ou d'arrêt.

³² F. HALLÉ, *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles: Actes Sud, 2017, p. 17-23. Hallé constate cependant qu'une définition complète de l'arbre est extrêmement difficile, voire impossible.

³³ « Arbre et poutre. Mouvement descendant de la vie vers la matière. » *OC VI 2*, p. 377, Cf. aussi *OC VI 3*, p. 254 et « Une branche d'arbre inclinée par un fruit est comme une balance. Elle est dans une position d'équilibre entre le poids du fruit et la tendance ascendante de la sève. », p. 303.

³⁴ ALAIN, *Système des beaux-arts*. St-Amand: Gallimard, coll. Tel, 1999, p. 184.

³⁵ Cf. aussi *CSW XVIII 3*, 1995, p. 219.

Cette unité, Simone Weil la placera dans une réalité qui tout à la fois transcende le monde et est réellement présente ici-bas.³⁶

Dans le cas de de l'arbre, cette structure se présente de la manière suivante. L'arbre pousse dressé vers le haut. La science ne dit pas autre chose. On pourrait constater qu'il est *vertical* par essence. « Un arbre ne se meut que vers le haut. Symbole de l'état de contemplation pure »,³⁷ écrit Simone Weil. Ainsi, *la verticalité* est inscrite dans la droiture et la stature, essentielles à l'arbre. Contrairement au serpent puni qui doit ramper, à l'horizontale, elle constate que l'arbre (et l'homme), a vocation à monter tout droit ou à avancer *verticalement*.³⁸ Tout comme le pin niétzschéen dans *Zarathoustra*, dans lequel Gaston Bachelard (1884-1962)³⁹ voit un mouvement *aérien*, une montée vers la lumière des éléments volatils, l'arbre chez Simone Weil semble représenter un dynamisme inouï d'*ascension* verticale, symbole chez elle surtout, d'un *effet* surnaturel, vu comme la réponse d'un mouvement descendant préalable lequel n'est pas une pesanteur. Inversement, en aval, l'arbre s'enracine au fur et à mesure qu'il pousse. Pour ne pas s'écrouler, l'arbre est soumis au poids et aux racines solides qui poussent vers le bas, c'est-à-dire à un mouvement descendant ou à la pesanteur.

Intimement lié à la verticalité de l'arbre, il y a *le tronc*, défini par la science comme « un organe en forme de colonne »,⁴⁰ car ce qui assure la montée à partir du sol, c'est effectivement le tronc, véritable poutre, poteau ou mât de cet être végétal. C'est également sur cette colonne que la ramification aura lieu et des lignes horizontales en forme de branches et racines pourront surgir, grâce auxquelles, l'arbre trouvera son équilibre. Pourtant, malgré cette importance de l'équilibre en forme de croix, Simone Weil souligne constamment, la prééminence du tronc vertical sur les branches horizontales, car : « [m]ême dans un arbre mort, dans une poutre, c'est elle encore qui maintient la ligne verticale (...) elle est l'image de la grâce. »⁴¹ En effet, d'après Simone Weil, au centre d'une croix, il y a toujours une colonne ou un tronc, et c'est lui « qui joint la terre et le ciel, [qui est] l'harmonie, la clef. »⁴² Par parenthèse, on peut ajouter ici que cette analyse de l'arbre trouve un parallèle dans les analyses *esthétiques* weiliennes,

³⁶ Voir ma thèse, C. ZYKA, « L'art et le beau. Simone Weil et l'esthétique », 2013, p. 101-106.

³⁷ OC VI 4, p. 255.

³⁸ OC VI 4, p. 98 et OC IV I, p. 358. Cf. aussi « L'arbre du péché fut un vrai arbre, l'arbre de vie fut une poutre. Quelque chose qui ne donne pas de fruits, mais seulement *le mouvement vertical*. » [je souligne] OC VI 3, p. 218-219.

³⁹ G. BACHELARD, *L'Air et les Songes, Essai sur l'imagination du mouvement*. Paris: Le Livre de poche, 2018, p. 190-193. Cependant, selon Bachelard, la verticalité du pin niétzschéen correspond également à « un axe de volonté », c'est-à-dire à l'action même de la volonté de puissance, qui renie la pesanteur pour chercher un lieu du poète rêveur, ce qui n'est pas le cas chez Simone Weil, où l'ascension est une image d'une grâce surnaturelle.

⁴⁰ F. HALLÉ, *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles: Actes Sud, 2017, p. 19.

⁴¹ OC IV I, p. 283.

⁴² OC VI 3, p. 274.

surtout celles qui considèrent l'architecture et la sculpture, où Simone Weil met également en valeur des colonnes verticales au centre de sa pensée. À l'opposé de l'homme debout d'une sculpture (grecque) se trouve, par exemple, la force descendante des plis ou des draperies de ses vêtements.⁴³

Or, le microcosme arborescent, équilibré et cruciforme, que constitue chaque arbre particulier d'après Simone Weil, reflète également le macrocosme, l'univers entier. Dans les différentes cosmogonies étudiées par Simone Weil, que ce soient l'arbre du monde chinois,⁴⁴ « l'arbre renversé »⁴⁵ de l'Inde, ou l'arbre de vie de la *Genèse*,⁴⁶ elle s'arrêtera toujours sur le tronc vertical, image pour elle, du lien entre le fini et l'infini. Voilà pourquoi elle voyait dans l'arbre sacré, le frêne *Yggdrasil* des sagas nordiques, un tronc ou une colonne qui tourne sur elle-même, et à laquelle sont accrochés « (...) les astres, soleil, lune, planètes, étoiles, comme les fruits d'un arbre. »⁴⁷ Citation qui montre également, comme le cas de « l'arbre renversé » de l'Inde ou encore celui de « la plante céleste » du *Timée* de Platon (90a), que l'*enracinement* des êtres vivants se trouvent tout autant dans le ciel, en haut, que sous le sol.⁴⁸

5. Mort comme condition de vie

Un autre point intéressant qui touche le tronc de l'arbre est sa faculté *de s'envelopper* lui-même,⁴⁹ en augmentant tout doucement son diamètre. Comme une peau qui se reproduit couche par couche, l'arbre croît chaque année par un nouveau tissu extérieur (l'écorce). Pourtant, au fur et à mesure que l'arbre grandit, les tissus (ligneux) à l'intérieur du tronc, certes abrités et protégés, meurent. La vie et la mort *coexistent* donc toujours dans l'arbre. Sans donner beaucoup d'importance à l'arbre, ou aux êtres végétaux, Hegel n'en soulignait pas moins l'analogie entre le bois de l'arbre et l'os des animaux/hommes. En se donnant sans cesse la mort, bois et os s'opposent constamment

⁴³ Cf. « Les statues grecques ; le marbre semble y couler. Docilité parfaite à la pesanteur. En même temps équilibre parfait. » *OC VI 3*, p. 159 et « Architecture. Haut et bas. Lourd et léger. Équilibre. » *OC VI 3*, p. 388.

⁴⁴ *OC VI 1*, p. 360

⁴⁵ *Ibid.*, p. 337.

⁴⁶ Cf. *OC VI 2*, p. 334-335.

⁴⁷ *OC VI 4*, p. 324.

⁴⁸ « L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel. Seul ce qui vient du ciel est susceptible d'imprimer réellement une marque sur la terre. » *EL*, p. 30. Il est intéressant de noter ici que des expériences dans la botanique prouvent qu'un renversement total d'un arbre ne semble pas le gêner. Sur les racines mis à l'air peuvent repousser des rameaux feuillés et sur les branches enterrées peuvent repousser des racines. Où sont alors les véritables racines ? Seule compte la verticalité. Cf. F. HALLÉ, *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles: Actes Sud, 2017, p. 18.

⁴⁹ Il s'agit ici des troncs des deux groupes : Gymnospermes et Angiospermes.

au tissu vivant et à la chair, selon Hegel.⁵⁰ Simone Weil s'intéressait aussi à la cohabitation de la vie et de la mort de l'arbre, mais là où l'opposition mort-vie se joue pour Hegel, entre les deux types de *matières* : *tissu* vivant et *tissu* mort, chez Simone Weil cette opposition se joue entre les deux types *d'agir* : mourir lentement/se consumer et vivre en se nourrissant par une énergie adaptée.

Dès lors l'analogie entre l'arbre et l'homme chez notre auteure, se fera également sur un plan *d'agir*. En effet, ne peut-on pas dire que l'homme doit aussi mourir afin de mieux vivre, à l'instar du bois, intérieurement, de son égoïsme et de ses désirs superflus ? Dans un passage assez long, mais important pour notre thématique de l'arbre.⁵¹ Simone Weil compare cette véritable *décréation* humaine par deux morts d'énergie successives. En effet, c'est seulement si 1.) l'énergie « animale » ou « supplémentaire », alimentant la volonté, le choix et le désir des biens naturels,⁵² est épuisée ou dépensée une fois pour toutes, que 2.) l'énergie « végétative » (la vie chimico-biologique, la sève) peut prendre le dessus. Or, insuffisante pour nourrir l'homme, cette énergie « végétative », s'épuisera vite à son tour. « C'est quand la sève même s'écoule et que l'homme encore vivant devient du bois mort. »⁵³

Pourtant, c'est seulement si l'homme sait se maintenir sans crier « assez » dans cet état végétatif, de quasi mort qu'il passera soudain de l'autre côté, tel le bois qui brûle, qui passe d'un état à un autre (image pour elle du passage d'un monde à l'autre).⁵⁴ Une fois le corps-bois de l'homme ainsi brûlé⁵⁵ grâce à une *énergie supérieure* à lui, l'homme peut cependant commencer à s'enraciner pour du bon, avec cette fois-ci, des racines dans le ciel. Pour le dire autrement, afin de s'élever, la partie naturelle de l'âme passe donc par la *médiation* du corps, qui une fois devenu docile à la nécessité, rend possible une *brisure* à l'intérieur même de l'âme, où la partie éternelle de celle-ci enfin apparaît par sa réponse affirmative au Bien seul. Ce n'est que de cette manière-là que l'homme foudroyé,⁵⁶ ou consumé, a la capacité, par son *consentement*, de renaître en arbre de vie d'après Simone Weil. Ceci dit, tout comme l'arbre, l'homme est donc appelé à devenir du bois, et ceci par un certain *déracinement*, où il s'agit de couper ses racines, bref, de mourir à soi pour pouvoir vivre seulement de lumière : « Il faut se déraciner, couper

⁵⁰ Cf. R. DUMAS, *Traité de l'arbre*. Arles: Actes Sud, 2002, p. 137.

⁵¹ OC VI 4, p. 254-258.

⁵² « L'arbre de la croix, qu'on coupe l'arbre du bien et du mal, qu'on abandonne le choix, et on a la croix, le poids total de pure nécessité. » OC VI 3, p. 57.

⁵³ OC VI 4, p. 254.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 284.

⁵⁵ Cf. aussi « Le mot 'brûler' pour dire être amoureux, doit venir d'une tradition où on voyait le bois brûlant par amour pour nous, pour nous donner la chaleur et la lumière. » OC VI 4, p. 285.

⁵⁶ Cf. aussi « Comme le sperme est émis et reçu par l'effet de l'amour, de même le foudre, qui est le lien d'amour entre le Ciel et la Terre. » OC VI 4, p. 338.

l'arbre et en faire une croix, et ensuite la porter tous les jours. », ⁵⁷ écrit-elle au début de 1942.

Or, l'arbre n'a pas uniquement la capacité d'envelopper son propre bois mort, mais aussi une branche d'un tout autre arbre, en le *greffant*. On parle à ce propos du « comportement adaptif » de l'arbre. ⁵⁸ L'opération, rappelons-le, consiste à prendre un arbre vivace, en y implantant une branche nouvelle (ou un « rameau coupé » pour parler comme Simone Weil) qui le rende fécond, de manière à ce que celle-ci fasse corps avec lui. Ce « comportement adaptif », Simone Weil le transpose également chez l'homme. En effet, en se greffant à un bien autre que lui pour vivre, l'homme retrouve une nouvelle vie seulement après un certain déracinement, une certaine mort. Ceci dit, Simone Weil compare aussi le greffage au châtiment de la pendaison et la crucifixion. ⁵⁹ Cette fois-ci, c'est à un niveau christologique ⁶⁰ que la lecture se joue. Car, se demande-t-elle : « la vraie vigne », Dieu, sur lequel le Christ (le bois véritable) devient le greffon, ou le rameau coupé et pendu, n'est-Il pas celui qui, en mourant ainsi, donnera par la suite le fruit éternel, le jus du raisin qui *est son propre sang* ? ⁶¹

6. La croissance des énergies éternelles

Pour vivre, tout être végétal demande de l'énergie qui repose en grande partie sur deux piliers : *lumière* et *eau*. Rien d'étonnant donc que Simone Weil tire du lexique de la chimie organique des notions d'énergie solaire, de photosynthèse, montée de la sève et de la chlorophylle. ⁶² En ce qui concerne la croissance de l'arbre, Simone Weil observe un jeu des mouvements opposés, un processus qui fonctionne comme *un levier*. « Symbolisme de l'arbre. L'énergie solaire *descend* dans un arbre et le fait *monter*. » ⁶³ Au mouvement descendant des rayons de lumière répond en effet la montée de la sève dans l'arbre. Or, Simone Weil voit également dans cette montée de la sève une force

⁵⁷ OC VI 2, p. 421.

⁵⁸ Cf. F. HALLÉ, *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles: Actes Sud, 2017, p. 62-62. Le greffage figure aussi dans l'analyse des arbres kantien. Le greffage pour Kant est révélateur de la soupesse de rapport qui existe entre les parties de l'arbre et l'arbre comme un tout. Cf. I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, § 64.

⁵⁹ OC VI 4, p. 327.

⁶⁰ Mon hypothèse ici, c'est que la lecture de saint Jean et de saint Paul (Jn 15, 1-8 et Rm 11, 16-24 par exemple) a pu être particulièrement décisive ici pour Simone Weil (OC VI 4, p. 314).

⁶¹ Cette thématique d'un rédempteur christique dont le sacrifice sauve l'humanité, Simone Weil la retrouve à sa manière, dans d'autres mythes et religions, notamment dans sa lecture des *Eddas*, où elle voit dans le dieu Odin, un Dieu christique consacré à soi-même. OC VI 4, p. 140.

⁶² Cf. par exemple OC VI 3, p. 292 et p. 253. Simone Weil utilise aussi la notion de l'entropie de la thermodynamique. Cf. *Ibid.*, p. 376. Voir aussi F. DE LUSSY, « L'image chlorophyllienne de la grâce chez Simone Weil », p. 338-339, <<http://www.spaziofilosofico.it/wp-content/uploads/2016/07/de-Lussy.pdf>> (2019-03-11).

⁶³ OC VI 4, p. 292. (Je souligne)

antagoniste à la pesanteur, une énergie qui contrebalance l'effet d'être tiré vers le bas, d'où l'idée d'une véritable « vertu chlorophyllienne »,⁶⁴ résidant dans l'idée de pousser *contre* ou à *défer* la pesanteur de l'arbre par *l'amont* de la sève quasi surnaturelle.⁶⁵

Ceci dit, la croissance de l'arbre repose également sur un bon *ancrage* au sol, grâce aux racines. Tout comme la ramification est un prolongement du tronc porteur par lequel naissent des branches (des axes latéraux), le système racinaire est aussi un certain prolongement, mais souterrain du même tronc porteur. Le tronc porteur sert en effet, de véritable *pont* entre le houppier dans le ciel et le système racinaire dans le sol et l'arbre pousse simultanément dans deux sens. On pourrait même dire que la croissance sous le sol est proportionnelle à la croissance vers le ciel. Houppier et système racinaire forment à cet égard une certaine symétrie. Pour Simone Weil, qui considère *l'enracinement* comme *le besoin* le plus important de l'âme humaine,⁶⁶ ceci est une image très parlante, car pour l'homme, il ne s'agit ni d'être que matériellement ancré dans la terre du monde, ni de vivre que des idées abstraites dans l'air. Il faut au contraire, qu'il y ait un ancrage dans les deux sens, permettant une véritable incarnation de l'énergie divine ici-bas. « Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui *enfonce* profondément dans la terre les puissantes racines. »⁶⁷ C'est le devoir de l'état de veiller aux besoins de chacun, à la fois matériels et spirituels, afin que tous soient enracinés. Aussi bien la terre et le ciel doivent nourrir ces besoins. Or, comme l'énergie vient ultimement d'en-haut (dont l'eau et lumière ne sont que des symboles), les racines véritables de l'homme se trouve toujours selon Simone Weil, dans une source surnaturelle.⁶⁸

La croissance de l'arbre n'est donc pas possible sans énergie *nutritionnelle*. Les feuilles absorbent la lumière et les racines de l'eau. En effet, la lumière et l'eau tombent sur l'arbre et grâce à la chlorophylle, la photosynthèse permet aux arbres de *produire* eux-mêmes les molécules organiques nécessaires, qui par la suite, les fait monter, croître, vivre et évoluer. Ainsi, constate Simone Weil « [l]e rayonnement du soleil est emmagasiné dans l'arbre » et le bois « conservateur de la lumière ». ⁶⁹ De la sève elle retire l'idée d'un mélange de deux composants vraiment purs : l'eau et le feu (lumière), où « [l]a

⁶⁴ OC VI 3, p. 218.

⁶⁵ « La lumière impalpable et sans poids est une énergie qui fait monter malgré la pesanteur les arbres. » OC IV 2, p. 356.

⁶⁶ Cf. OC V 2, p. 142.

⁶⁷ EL, p. 29-30. (Je souligne)

⁶⁸ Dans sa lecture des *Eddas*, Simone Weil s'arrête sur le fait qu'une des racines d'*Yggdrasil* ne descend pas vers le bas, mais monte vers le ciel, vers le puits, assurant la verdure permanente du monde. Cf. OC VI 4, p. 351.

⁶⁹ OC V 2, p. 285.

chlorophylle de la sève a la propriété de fixer et cristalliser le feu céleste », ⁷⁰ pour qu'il devienne *nourriture*. Simone Weil voit dans la chlorophylle et dans les racines une « vertu » de *transformer* l'énergie en *nourriture*, ⁷¹ une manière de rendre l'énergie *un* avec l'être végétal lui-même, ce qui avait déjà – sans la possibilité d'avoir recours aux mêmes concepts scientifiques – tant émerveillé Kant. ⁷²

Quant à Simone Weil, c'est le fait d'être *directement* nourri par l'énergie solaire et la manière où cette nourriture est *assimilée* dans les êtres végétaux qui la fascine. Par là s'éclaire aussi un certain regret ressenti que l'homme ne puisse pas se nourrir de cette manière-là, de quoi témoigne cette expression: « Si nous avions de la chlorophylle, nous nous nourririons de lumière, comme les arbres. » ⁷³ Or, comme notre écosystème ne le permet pas, l'homme ne peut *manger* la lumière que *par intermédiaire* de la chlorophylle. ⁷⁴ En effet, tout superprédateur ne peut se nourrir que du fait de tuer ceux qui sont inférieurs à lui (végétaux ou animaux). Ceci dit, l'énergie mangée par l'homme passe toujours par *un tiers* (doté d'une fonction médiatrice) ⁷⁵ *sacrifié* pour nous, qu'il s'agisse d'une nourriture purement matérielle ou une nourriture spirituelle, car même entre le pain et le vin de Dieu et nous, il y a un intermédiaire (à savoir le Christ), pour Simone Weil. Pour le dire autrement – et toute la visée pédagogique de notre philosophe consiste à vouloir montrer qu'il existe une traduction dans les phénomènes du monde sensible de l'action divine – l'arbre cache un sens de la grâce. ⁷⁶ Ce qui lui permet de constater *une analogie* entre chlorophylle (sève) et Dieu (le Christ), comme l'illustre cette citation des « Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu » :

« Comme le soleil est image de Dieu, de même la sève végétale qui capte l'énergie solaire, qui fait monter les plantes et les arbres tout droit contre la pesanteur, qui s'offre à nous pour être broyée et détruite en nous et entretenir notre vie, cette sève est une image du Fils, du Médiateur. » ⁷⁷

⁷⁰ OC VI 4, p. 342. Pour Simone Weil chlorophylle et sève sont la même chose. L'antiquité disait sève, alors que la science moderne aujourd'hui parle de chlorophylle, constate-t-elle. Cf. OC IV 1 p. 284.

⁷¹ OC IV 1, p. 284.

⁷² I. KANT, *Critique de la faculté de juger*, § 64.

⁷³ OC VI 4, p. 328.

⁷⁴ « La chlorophylle est l'intermédiaire entre l'énergie solaire et nous. (...) »

Il est littéralement vrai que l'énergie solaire descend dans les plantes, et par suite dans les animaux, de telle manière que nous puissions la manger après l'avoir tuée; et que plantes et animaux sont médiateurs entre le soleil d'ici-bas et notre faim charnelle. » OC VI 3, p. 253.

⁷⁵ « La propriété de la chlorophylle de capter l'énergie solaire est aussi une image de la fonction médiatrice de l'Amour divin. » OC IV 2, p. 201.

⁷⁶ « [L]a grâce est notre chlorophylle » OC VI 3, p. 44.

⁷⁷ OC IV 1, p. 284. Cf. aussi OC VI 3, p. 308.

L'image est assez claire et correspond à la vision weilienne d'un Dieu trinitaire où le Père correspond au soleil, le Fils (le Christ) à l'arbre et l'Esprit à la lumière.⁷⁸ Le Père, véritable jardinier donne lumière (ou feu) et eau⁷⁹ à son arbre bien-aimé, son Fils lui-même donné au monde, livré pour nous. Ainsi, l'arbre, véritable « héros d'un sacrifice analogue à l'Incarnation », ⁸⁰ conduit à une *métaphysique donatrice* qui éclaire la pensée weilienne de l'énergie divine, vue comme à la fois source lointaine et pleinement donnée à chaque instant au monde,⁸¹ mangeable (et buvable) pour l'homme comme verbe en chair ou fruit spirituel, oxymores qui pourraient aussi convenir à un saint Bonaventure.⁸²

Encore faut-il que l'homme *reçoive* ou *mange* cette énergie intermédiaire d'une manière *juste*. Toute énergie du ciel ne donne pas pas d'office une énergie spirituelle à l'homme, ce dont témoigne un passage, où Simone Weil inspirée par un passage du *Timée* (91b) de Platon, compare *la colonne vertébrale* de l'homme, avec tantôt l'arbre du péché (l'arbre du bien et du mal), tantôt avec l'arbre de vie.⁸³ Les deux arbres sont possibles à la fois. La colonne vertébrale (ou le tronc) de l'homme permet, en effet, de recevoir l'énergie du ciel, mais c'est seulement si l'homme *coopère* avec cette énergie, en se tournant lui aussi vers le haut, qu'elle devient une nourriture spirituelle pour lui. Autrement, l'énergie ne tombe que vers le bas, où elle se dégrade, devenant uniquement une nourriture charnelle ou « végétative ». Cette dernière énergie, qui correspond pour elle à « une mauvaise union de contraires », ⁸⁴ fait certes, pousser les racines dans le sol et s'amplifier les branches, mais les fruits qui en sortent ne peuvent refléter que la récompense d'un désir pour soi-même (l'arbre du bien et du mal).⁸⁵

Par contre, si l'homme se dirige vers la bonne lumière et *consent* à elle, Dieu donneur de l'énergie, qui correspond aussi pour notre auteure au semeur de graines

⁷⁸ « Le Soleil, le Père. Le bois, le Christ. La lumière, l'Esprit. La lumière est donnée par le soleil à l'arbre et par l'arbre aux hommes. » *OC VI 4*, p. 285.

⁷⁹ L'eau du ciel, « la rosée nourricière » est en lien avec le feu du ciel. Cf. *OC VI 4*, p. 342.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 285. Ou encore : « Comme le Christ s'incarne dans l'Eucharistie pour être mangé par nous, ainsi la lumière du soleil se cristallise dans les plantes (et par elles dans les animaux) pour être mangée par nous. Par là toute nourriture est une image de la communion, une image du sacrifice par excellence, à savoir l'Incarnation du Christ. » *OC IV 4*, p. 269.

⁸¹ « Dieu peut devenir un morceau de pain, une pierre, *un arbre*, un agneau, un homme. Mais il ne peut pas devenir un peuple. Aucun peuple ne peut être une incarnation de Dieu. » [je souligne] *OC VI 4*, p. 354. Cf. aussi *Ibid.* p. 275.

⁸² Cf. BONAVENTURA, le Prologue de *Lignum Vitae*, dans *the Soul's Journey into God. The Tree of Life. The Life of St. Francis*. New Jersey: Paulist Press, 1978, p. 119-122.

⁸³ *OC VI 3*, p. 337.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 294.

⁸⁵ *OC VI 4*, p. 285.

(d'Amour), qui traverse l'infinité de l'espace et du temps, viendra le rejoindre,⁸⁶ en semant en lui, à son insu, la graine d'un arbre véritable, un arbre de vie, « l'arbre de sénévé dans notre âme ».⁸⁷ Cet arbre, le seul arbre vraiment *indéracinable*, porté par l'homme, mais appartenant à Dieu, voudra pourtant un jour revenir à son originaire. Bien que le voyage d'un être créé vers Dieu soit impossible, le seul moyen d'un tel retour, constate notre philosophe, passe par la mort sur la croix « le plus beau de tous les arbres ».⁸⁸ Pour le dire autrement, pour que l'homme devienne vraiment *un arbre de vie*, (à l'image du Christ), il doit d'abord, mourir à lui, ou traduit dans un vocabulaire végétal, se décomposer en eau. « L'énergie surnaturelle se combine alors avec cette eau par la vertu chlorophyllienne de la grâce pour constituer [en lui] une vie surnaturelle. »⁸⁹

En définitive, la médiation que constitue l'arbre, est un symbole extraordinaire, parmi les autres symboles clés que Simone Weil a pu étudier. Il nous invite à la fois de chercher *l'équilibre* crucifiant, qui transfigure toute la réalité, et le sens d'une *énergie* qui fait véritablement grandir tout être. Il est un symbole à la fois sensible et intelligible – *symbole réel* – entre le bien présent dans le monde et un bien transcendant. Tout le secret de sa beauté se cache dans cette vérité sous-jacente, dont tout arbre est un témoignage considérable pour Simone Weil. Éthiquement parlant – et je finirai par ceci – en vivant de cette manière-là l'arbre comme un archétype de toute *identité* profonde, Simone Weil réussit à donner à *l'enracinement* sa véritable splendeur.

Christine ZYKA
The Newman Institute, Upsala (Sweden)
christine.zyka@newman.se

Article rebut: 19 de desembre de 2019. Article acceptat: 21 de setembre de 2020

⁸⁶ Cf. *OC IV* 1, p. 358.

⁸⁷ *OC VI* 4, p. 114. Cf. aussi *OC IV* 1, p. 358 et Luc 13, 19.

⁸⁸ *OC IV* 1, p. 358.

⁸⁹ *OC VI* 3, p. 383.